



DOCUMENTAIRE

Dans la termitière ouvrière de Bombay

Myriam Leroy

Mis en ligne le 19/08/2008

La deux diffuse à 22 h 45 un documentaire de Vincent Detours et Dominique Henry.

Mains-d'oeuvre *** s'invite dans le quotidien de travailleurs-esclaves à travers l'action d'une ONG indienne. Interpellant.



Dans un atelier de fortune, fragile cabane de tôle ondulée posée à même le trottoir, ils polissent des casseroles, des passeroies... Sans protection, à peine soulagés de la chaleur par un petit ventilateur qui brasse l'air timidement.

Ils font partie de ces 400 000 migrants qui rejoignent la mégapole indienne de Bombay, chaque année. Ils sont ouvriers, et comptent sur les nakas pour gagner leur pitance quotidienne. Un naka, c'est un lieu où les entrepreneurs peuvent venir faire leur marché. Ici, il n'est pas question d'acquisition de matières premières, mais de main-d'oeuvre bon marché (on la paye 1 à 2 euros par jour), et corvéable à merci. On l'utilise le jour, la nuit, parfois les deux. "On arrive à 9 h, on attend, on regarde ici et là", explique un ouvrier, qui guette le "client". "Est-ce celui-ci qui arrive à pied, à vélo, en voiture ? Je regarde. Il vient. Vers moi ? Vers lui ? Chacun espère qu'il viendra vers lui." Parfois, quatre jours passent sans qu'on soit "choisi". C'est ainsi. Et c'est sans revenu de remplacement. Quand on a la "chance" de rejoindre un atelier, une fabrique, un chantier, on y travaille dans des conditions plus que moyenâgeuses.

Les assistants sociaux de l'ONG Nirman s'inquiètent du sort de ces hommes (et femmes, certaines se débrouillant vaille que vaille en construction, d'autres préférant monnayer leurs charmes sur le naka), oubliés du "miracle économique indien".

Contrastes

Quand on leur demande s'ils ont une assurance, ces petits travailleurs pouffent. Avant d'expliquer que s'ils se tuent en tombant de l'échafaudage, ça ne sera dommageable pour personne : "J'ai vu un homme qui pourrissait depuis dix jours, les mouches lui tournaient au tour. Tout le monde s'en fichait."

Sur leur visage, c'est la résignation. C'est ça, ou la mort, pensent-ils. Changement de décor. Direction le 7e salon de la mégapropriété de New Bombay. Soit un grand show pour exhiber des maquettes d'immeubles gigantesques qui s'implantent dans le paysage de cette ville artificielle jumelle de Bombay, surnommée "le pays du confort et du luxe" par la société qui l'aménage. Les appartements y coûtent l'équivalent de quelque 91 000 euros. Pas grand-chose pour se retrouver entre chefs d'entreprise et gens de bien à proximité de centres de loisir et de commerces prestigieux. Quelque chose chagrine pourtant le directeur de l'aménagement de ce territoire, N. Ramarao : les bidonvilles. Il les trouve choquants. "Ce que Ramarao fait mine d'ignorer, c'est que ce sont les occupants de ces baraquements qui construisent ses tours, au péril de leur vie. Eux qui élèvent leurs dizaines d'étages, en équilibre précaire sur des poutrelles. Et qui se font houspiller pour que le chantier soit bouclé à temps. "Terminé de dormir la nuit, lance un contremaître à un ouvrier, ce travail doit être fait." Ils sont venus, occupent les trottoirs et tout l'espace libre est envahi. Il faut des lois et des forces de police plus strictes pour contrer cette menace. Mais avec le système démocratique, on est bloqué."

L'ONG Nirman arpente les rues pour parler de progrès social à ces travailleurs. Pour les inciter à intégrer un syndicat. Pour leur offrir des formations. A l'issue de l'une d'elles, les participants répondent à un questionnaire d'évaluation. A la question "Quels sont tes projets pour le futur", l'un d'eux répond simplement : "J'aimerais me tenir sur mes deux pieds."

Un film engagé, construit en opposant les contrastes. Remarquable.